

Le feuilleton : la chanson de Madeline : (suite)

Autor(en): **Cornut, Samuel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 21

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225839>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Je crains tellement de m'endormir, mon sieur, que je vous prie instamment de bien vouloir m'avertir quand nous approcherons de Fribourg.

Au moment voulu, l'employé longe le train de wagon en wagon, et se rend auprès du jeune homme qui s'était en effet endormi.

— Hé ! m'sieu, nous sommes à Fribourg dans quelques minutes.

— Ah ! merci... alors je vais la prendre... Ma mère me l'a bien recommandé.

Et sortant de sa poche la boîte de pilules :

— C'est dommage, ajouta-t-il, si vous aviez seulement un demi-verre d'eau... ça glisserait mieux.

Vous voyez d'ici la figure du complaisant employé.



LA CHANSON DE MADELINE

20

(Suite).

Mais, un après-midi de mai, un soleil de juillet faisant flamboyer toutes choses, éclater en larges fleurs vermeilles boutons et chrysalides, et se pâmer d'amour les bois, les eaux courantes, les gazons et les âmes, de mon jardin, derrière le mur, j'entends un mélodieux clapotis, où s'envolent de petits rires en modulations de flûte. On eût dit le battement rythmique d'une main se jouant sur l'eau. Je frissonne, je brûle, je n'y peux plus tenir : à moi, Chassang ! sou-tiens-moi, Quicherat !... Avec des ruses de Parnie et la souplesse d'un félin, je m'élance, je me hisse, je me juche, je me coule, je m'équilibre, j'écarte doucement les branches : rien ! J'aiguise, glisse, darde mon regard : j'avais bien deviné, elle était là, assise au bord de l'eau qui frissonnait encore, tout émue du beau corps de vierge, de la main qui la caressait. La tente qui l'abritait des regards, mal ajustée, et c'est ma très grande faute, car c'est moi qui m'en étais chargé, venait de s'affaisser sur la baigneuse, dont la tête émergeait seule et riait aux anges, tandis qu'elle tordait sa longue chevelure toute ruisselante de lumière. Se croyant en sécurité, dans son jardin clos de toutes parts et enveloppé de feuillages épais, elle s'oubliait à voir retomber le drapeau en double cascade, autour de ses épaules et de ses pieds étincelants. Moulé sur son corps moite en approximative draperie, le tissu grossier en contractait l'empreinte et la ligne d'éternelle beauté. Elle le savait bien, qu'elle était belle ! Elle se regardait à droite, à gauche, par dessus l'épaule, semblait prendre à témoin les lilas en fleurs, les papillons bleus, le ciel immense... Mais, vite, elle se retournait, épeurée : non, Mlle Véronique était absente, et, d'une main pudique, la jeune fille avait tout fermé à double tour, y compris la porte par où l'on entrait de chez nous. Pouvait-elle soupçonner que son voisin, qu'elle avait vu enterré dans ses livres jusqu'au cou, venait d'écarter, à cette minute même, le rideau de lilas protégeant son ombrageuse virginité ?

Tout à coup, ébloui, comme si un fer rouge me passait devant les yeux, je chancelai au bord du précipice, en me raccrochant convulsivement aux branches fragiles. J'ai vu... j'ai vu ce que, dans mes désirs les plus téméraires, je m'étais défendu de rêver. Oh ! mon Dieu, j'aurais voulu mourir à cette minute, ou la vivre éternellement. J'ai vu sa draperie lui glisser des épaules et tomber, à peine retenue d'une main indolente, jusqu'à la hanche... Ce fut dans un éclair. Inquiète de mille petits bruits qu'elle ne s'expliquait point, brindilles qui se brisent, ciment qui s'effrite, elle se retournait vers la maison, toujours hantée par la crainte de Mlle Véronique, regardait de tous côtés, ne pouvait

rien découvrir. Mais elle sentait quelque'un là, quelque part. Où fuir ? Où se cacher ? La maison était loin, et la tente-abri démolie. Affolée, s'enveloppant tant bien que mal de sa draperie, qui retombait à mesure et s'allongeait derrière elle, dans sa course rapide, comme un long sillon d'écume, elle se jeta dans mes lilas. En cherchant lourdement à me dégager, à battre en retraite, je fis pleuvoir sur ses roses épaules toute une neige de corolles qui expiraient d'amour dans son sein tumultueux. Elle leva les yeux, poussa un cri terrible. La baigneuse offensée m'apparut environnée d'un nuage pourpre. Elle s'enfuit demi-nue, en semant des fleurs sur ses pas.

XVII

Des hauteurs où je m'étais élancé, plein d'une sublime audace, je redescendis penaud. Pour m'être brûlé les yeux à un ravissement coupable, je crus que la baigneuse allait s'envoler pour toujours. Elle ne vint pas chez nous ce soir-là : elle avait la migraine ! Le lendemain, à son arrivée, j'étais plus mort que vif. Mais rien, dans son attitude, ne trahit la colère ; à peine un moment d'embarras, une rougeur fugitive... Et les éclats de voix de Mlle Véronique sauvèrent la situation : depuis que sa nièce lui était rendue, elle était toute retentissante et rebondissante d'allégresse. Pendant qu'elle parlait à ma mère d'un petit dépenaillé qu'elles protégeaient, et dont les sottises bouleversaient ces deux bonnes âmes, isolée à l'autre bout de la table, Madeline baissait les yeux. Moi, je ne soufflais plus. Pour se donner une contenance, elle ouvrit un album qu'elle avait promis de me montrer. Paysages, monuments, têtes et grotesques, croqués par elle d'un joli coup de crayon, défilèrent entre ses doigts, qui étincelaient dans le rond de l'abat-jour. J'aperçus de loin des silhouettes de professeurs à cravate blanche, de musiciens chevelus comme Absalon, que son œil froid d'enfant du Nord avait saisis dans leurs petits ridicules. Mais l'un de ces originaux, avec son crâne en pain de sucre, remportait la palme. Elle sourit, je souris de confiance, et, pour mieux voir, j'avancai la tête, ou elle tourna vers moi son album, je ne me souviens pas.

— Eh bien, vrai !... soufflai-je entre mes dents avec un petit rire.

Elle murmura :

— Mon professeur d'harmonie...

Et la glace fut rompue, comme cela, tout simplement ! Elle, fâchée ? Elle avait plutôt l'air de me craindre. Contre son attente, son fort en thème était un homme, et entreprenant. Et puis, quand on sait qu'on est belle, on marchande moins longtemps le pardon.

A la fin de ses vacances, elle nous promit de revenir. Elle tint parole, et nous donna plus d'un beau dimanche. Ces réapparitions, loin de me détourner de ma tâche, l'éclairèrent toute, et je retrouvai le reflet de sa grâce dans les manuels qu'elle feuilletait d'un doigt de lutin. Je la vis venir sans façon s'accouder à ma table d'écolier ; sa tête blonde couronnait la pile de mes dictionnaires. Elle me défendait de lui parler, elle me défendait de la regarder. Parfois, elle se penchait sur mon épaule. Je ne respirais plus. Elle suivait de l'œil ma plume qui trottait, qui volait sur la page.

— C'est que je vais être fière de vous, me dit-elle un jour.

A ces mots, je me sentis grand comme le monde. Positivement, elle me donnait des ailes. Sous son regard, les idées me venaient en foule, et le mot juste, vibrant, rapide comme un flèche. Elle était ma sœur, elle était mon inspiratrice. A chacun de ses retours, nous nous trouvions meilleurs camarades ; à son départ, elle laissait dans mes livres un croquis, un mot drôle, griffonné pour passer le temps ; un bout de ruban tomba de mon traité d'algèbre ; mon *compendium* de grammaire latine s'égayait de grotesques crayonnages dans toutes ses marges ; mon

Virgile fut tout parfumé du brin de cytise qu'elle oublia. Elle apprit avec moi des tirades de Corneille, qui, vibrant dans sa grande voix, me remplirent d'une fureur guerrière. J'en aurais emporté d'assaut Albe et toute son armée. Un jour, un long cheveu d'or, retrouvé entre deux pages, m'adoucit la tristesse de son départ ; et j'appris par cœur, d'enthousiasme, toute l'épique d'André Chénier qu'il bordait d'un trait de lumière.

Enfantillages que tout cela ! Je voulais davantage et je devenais homme. Je le savais, tout me l'annonçait : les agaceries des filles du village, le jeu lascif de leur prunelle, leurs appels à demi-voix. Oh ! je les dédaignais, les pauvres ! mais, à leurs avances, mon cœur bondit ; je pouvais y aller, y aller hardiment !... Loin de moi la fausse honte de l'adolescent, ahuri d'une virilité dont il découvre les marques soudaines ! L'amour n'était plus pour moi je ne sais quoi d'affolant, de louche et de défendu ; c'était mon droit, mon titre de noblesse. C'est pour nos vingt ans que sonne l'heure au cadran de la vie, que fleurit toute grâce et s'épanouit la beauté. Malheur à l'homme qui n'eut jamais l'âge du panache ! Me cambrant, la hanche tendue, je me connus joli garçon.

Mais si, dans ma force dégagée et souple, je posais ma main sur ma poitrine élargie, prêt à me jeter au feu, à lui conquérir des empires, indifféremment, sur un signe d'elle, je fut incapable de lui dire un mot. Ce n'est pas ma faute ! Perspicace comme une vieille fille, sa tante, me voyant tourner autour de Madeline, s'imagina que la vertu de sa nièce était en danger, et affecta de se tenir toujours plantée entre nous deux. Les dimanches après-midi, nous allions tous en promenade sur la colline de Niallin. Dans les sentiers, de son pas onduleux, Madeline prenait la tête de la file, et nous dirigeait à son gré ; elle s'arrêtait, nous nous arrêtions ; elle nous entraînait comme un cygne en son harmonieux sillage. Mais, en dépit de son allure nonchalante, elle avait le pied très ferme, et qui mordait à ravir la pente assez raide. Les vieilles gens étaient vite à bout de souffle. Moi, je m'élançais sur sa trace toute vive ; on nous perdait déjà de vue ; déjà, je la rejoignais, nous étions seuls... Mais, là-bas, une voix effarée, un cri de paon la rappelait. Et je restais mortifié, pestant en grec contre l'aigre duègne.

Si l'occasion ne s'offrait point, je sus la créer quelquefois ; jamais je ne pus en profiter. Là-haut, sous les pins d'Italie, couronnant la colline de leur groupe d'élégants parasols, tandis que la tante bayait aux corneilles en admirant la vue, je faisais, tout bas :

— Mademoiselle Madeline !

(A suivre.)

Samuel Cornut.

Un Européen en pèlerinage à la Mecque. — Pour arriver à ses fins, cet Européen s'est déguisé en Musulman. On lira donc avec intérêt, dans *l'Illustré* du 17 mai, ses impressions au pays de cet Ibn Séoud dont le fils — publié en première page du même numéro — vient de triompher de l'émir du Yémen. Les admirateurs de la nature verront avec plaisir de belles photos du Doubs aux Brenets. Signalons également : « Les astres sont-ils habités ? », l'humour littéraire, page du dessinateur A. Brivot, la mode, diverses variétés et les actualités.



Timbres-poste pour collections

M. Suter, 11, r. Haldimand Lausanne
Tél. 34.366

Achat — Vente — Echange
Envois à choix à collectionneurs.
Albums.
Catalogues, Fournitures philatéliques.

Comme eut dit Edmond Rostand...

Boire du „DIABLERETS“, mais c'est
Se gargariser de courage,
C'est s'ingurgiter le breuvage
Qui rend dispos, joyeux et frais.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.